

que l'espoir affreux de la contraindre à un parjure solennel, et de la réduire, en la déshonorant, à n'avoir de ressource que lui seul. O Gérondi ! qui fûtes vertueux ; qui, dans ces temps, n'auriez envisagé un tel succès qu'avec horreur ; maintenant il vous transporte, et l'effroi de vous-mêmes n'a pas commencé votre supplice.

Mais revenons à l'amant le plus malheureux. On juge aisément qu'il ne ferma point l'œil, et que toutes les furies déchainées le poursuivirent. Avant qu'il fût jour il vola chez le même Messinois qui s'était chargé, à sa prière, de demander Fénicie à ses parens. Le comte apprit au Sicilien son ami, les raisons qu'il pensait avoir de renoncer à elle : ces raisons étaient malheureusement appuyées sur des faits si incontestables en apparence, que l'ami du comte approuva son ressentiment, et n'entreprit point une justification qui lui paraissait impossible. Colisan le choisit encore pour être son interprète auprès du père et de la mère de Fénicie, et pour les informer que la conduite artificieuse de leur fille l'obligeait à une rupture sans retour. Cette commission était affreuse, et tout autre qu'un parent l'aurait refusée ; mais le Sicilien s'y détermina, dans l'espérance d'en diminuer le coup, s'il le pouvait, ou du moins l'éclat déshonorant.

Le député du comte arrive chez Lionato, qu'il trouve entre sa femme et sa fille. Ce digne vieillard, heureux par l'hymen et la nature, ne demandait au ciel que d'en éterniser pour Fénicie les douceurs, et il le lui disait de ce ton paternel toujours si attendrissant. Sur qui n'a-t-il pas des droits ? Le parent de Lionato sent le courage dont il s'était armé, s'affaiblir. Le nom de Colisan est le seul que, dans son embarras extrême, il puisse prononcer. A ce nom, le cœur de Fénicie se trouble ! on interroge ; on entoure l'envoyé du comte. Lionato et sa femme s'abandonnent à la joie paisible et pure de l'amitié, et leur fille à celle de l'amour, mais avec plus de réserve, plus de crainte et plus de charme encore..... O délices si rarement durables ! n'apparaissez-vous que pour laisser d'éternels regrets ?

Tout-à-coup les profonds soupirs, la contrainte, la morne consternation du député de Colisan changent une allégresse si touchante en pressentimens sinistres et trop cruellement confirmés. Le père et la mère de Fénicie, la voyant interdite et tremblante, n'ont que la force de demander bas s'il n'est rien arrivé au comte : leur parent, déchiré d'avance du coup qu'il va leur porter, hésite, ne peut se résoudre à

répondre. Un horrible silence règne entr'eux.

A la fin ce fidèle et courageux ami, s'adressant à Lionato, l'assure que le comte ne cessera jamais d'estimer en lui un vertueux, un loyal chevalier, et de regretter d'avoir des raisons d'une telle force, qu'elles ne lui permettent plus de songer à devenir son gendre; et pour vous, Fénicie, ajouta-t-il, car mon premier devoir est d'être vrai, que ne l'avez-vous été avec moi, lorsque je suis venu vous demander à vos parens, au nom du comte. Mais je remplirai ma mission entière, toute pénible qu'elle est, et jusqu'à la dure obligation de vous dire, au nom de cet amant digne d'un meilleur partage, qu'au moins fallait-il payer de quelque candeur l'extrême passion que vous lui aviez inspirée; qu'heureusement pour sa gloire cette passion ne survit point à l'opinion qu'il avait de vous; qu'éclairé sur votre compte, c'est sans amour, ni ressentiment, ni même le moindre souvenir de vous avoir aimée, qu'il vous rend à celui qui possède déjà tous vos charmes; que ses yeux en ont été témoins, et qu'il aurait trop à rougir si vous n'étiez pour jamais bannie de son cœur. Le mien souffre à vous tenir un langage si cruel. J'ai mieux aimé
que

que vous reçussiez ce coup inévitable de la main d'un parent que de celle d'un autre, et m'en imposer la peine, que d'exposer les respectables auteurs de vos jours à voir des indifférens maîtres de votre secret. L'étonnement presque stupide de ceux à qui s'adressait ce discours, et surtout l'état déplorable de Fénicie, suspendirent quelque temps les marques de leur indignation. Dès que la noble faculté de déployer tout son courage fut rendue à Lionato : je ne me plains point de votre dureté, répondit-il à son parent, parce que vos motifs sont purs ; pour celui qui vous envoie, j'aurais dû prévoir, lorsqu'il vous chargea de me demander ma fille, que l'inégalité de nos fortunes, autant que la soif insatiable des vains honneurs, reprenant bientôt leur empire sur un cœur ambitieux, le détourneraient du projet de s'allier à nous : il y ajoute l'insulte, la diffamation, la férocité. Pour justifier son inconstance, il cherche basement à nous couvrir d'opprobre. Voilà ce que du moins un cœur droit ne devait pas craindre. O ma Fénicie ! pardonne au mien qui t'a perdue, s'écria Lionato ! et ne pleure que sur un père trop coupable à ses yeux, de ce qu'il accepta pour toi l'époux qui en était le plus indigne. J'atteste le ciel, continua Lionato, qui me frappe dans tout ce

que j'ai de plus cher au monde, que sa rigueur ne me fera point méconnaître son bienfait. Il me donna une fille, l'orgueil de mon sang et la consolation de ma vieillesse. L'Univers peut l'accuser : nul ne lui ôtera le prix de sa conduite, la tendresse des auteurs de ses jours et la douce certitude de la mériter. Portez cette vérité à ses calomniateurs, reprit-il, et que le comte sache que, ne l'estimant plus, je ne regrette rien en lui. Périssent ceux qui compteraient pour quelque chose les richesses ou les dignités de quiconque a le malheur de n'être grand que par elles ! Mon origine me rend son égal : je dédaigne l'éclat imposteur dont il s'enorgueillit ; la vertu l'en dépouille, le méprise, le brave ; et si ma main tremblante pouvait porter des coups mieux assurés, Lionato, jadis aussi fameux que Colisan dans la science des combats, et guidé par une ame plus élevée que la sienne, descendrait à le punir. Après ces mots, il fait signe à l'émissaire du comte de s'éloigner.

Dès que Fénicie ne le vit plus, elle jeta un cri douloureux, suivi d'un évanouissement qui fit tout craindre pour ses jours : son père et sa mère, prêts à mourir avec elle, la portèrent sur son lit : les soins et les secours lui furent long-temps prodigués en vain ; ceux de la

médecine échouèrent à leur tour. Eh ! comment guérir ? comment même le vouloir , quand le mal est au plus profond du cœur , et quand c'est une main adorée qui le déchire ? Toute la famille de Lionato et les jeunes compagnes de Fénicie accoururent à la nouvelle de son infortune. En reprenant l'usage de ses sens , Fénicie n'entendit autour d'elle que des soupirs , nè vit que des pleurs : toutes les voix se réunirent pour accuser le comte , et ce fut le coup mortel pour son amante.... La malheureuse Fénicie , épuisée par la douleur , s'efforce toutefois de se faire entendre. Cessez , dit-elle , à ceux qui l'environnaient , cessez de me plaindre et de vous affliger : mon destin ne sera pas long-temps affreux : je le sens avec joie , et ce n'est plus de Fénicie qu'il faut vous occuper. Le ciel , aussi juste que d'autres , hélas ! le sont peu , ne m'éprouverait point avec tant de rigueur si ce n'était pour m'appeler à lui ; mais , consolez les respectables auteurs de mes jours..... certains de mon innocence , puissent leurs larmes couler sans amertume ! J'en atteste l'Être suprême que j'ai toujours cru voir en eux , leur malheureuse enfant ne s'est point rendue indigne des exemples de vertu qu'ils lui ont donnés à l'envi l'un de l'autre. S'il n'avait fallu justifier

que moi , leur témoignage et celui de ma conscience m'auraient suffi : je leur devais cet aveu authentique , et je vous conjure , ô vous qui l'écoutez avec attendrissement , de daigner le publier !

Fénicie avait été bien des fois interrompue par les sanglots de ses parens inconsolables. Elle s'adresse à eux ; elle les implore : Ayez pitié de votre fille ! s'écrie-t-elle en pleurant : il lui est affreux de vous quitter ; mais voudriez-vous qu'elle supportât la vie après la perte de sa réputation ? Songez , hélas ! d'où part le trait qui la tue , et souhaitez par compassion qu'elle expire à l'heure même ! Sa conduite a été irréprochable , et cependant elle est condamnée au mépris par le mortel le plus coupable , et peut-être peut-être encore le plus aimé Pardonnez-lui , ô mon Dieu ! . . . Fénicie prononça ces mots si bas , et sa voix s'affaiblissait si fort , qu'à peine put-on l'entendre. O mon père ! bénissez-moi ! s'écria-t-elle en se ranimant pour s'éteindre , bénissez votre fille ! . . . La dernière recommandation de Fénicie fut de demander que l'on prît soin de sa mère , évanouie près d'elle. Lionato se jette , en poussant des cris lamentables , sur le lit de sa fille , la serre contre son cœur paternel , la baigne de

ses pleurs, la conjure de vivre. Elle attache sur lui, avec l'expression la plus tendre, ses yeux mourans. Tous les témoins étaient déchirés, fondaient en larmes : son père prononce, au milieu des imprécations, le nom de Colisan. A ce nom, le peu de forces de Fénicie l'abandonne : elle penche sa tête sur le sein de son père malheureux ; elle y reste sans mouvement : il s'écrie d'une voix lamentable qu'elle n'est plus ; et les lugubres accens des assistans désolés répètent ces funestes paroles.

L'affreux désespoir d'un père, son égarement, ses plaintes, ses gémissemens, ses sanglots font revenir la mère de Fénicie de son évanouissement, et la rappellent des portes de la mort pour lui en faire souffrir une plus douloureuse. On l'entoure, sans pouvoir l'arrêter : elle s'élance, éplorée, éperdue, sur le corps inanimé de Fénicie, qu'elle presse étroitement contre son sein, en même-temps qu'elle cherche à sauver Lionato de sa fureur tournée contre lui. Père trop sensible ! il n'entend plus la voix de son épouse, et veut rejoindre sa fille, dont il se croit l'assassin. Ce vieillard infortuné se frappe la poitrine, arrache ses cheveux blanchis par l'âge et les longues amertumes. C'est lui qu'il accuse, qu'il maudit, qu'il abhorre

d'avoir accepté l'alliance d'un grand dont le cœur ne lui était pas assez connu. Prostrné devant l'ombre de Fénicie, il la conjure de s'attacher à ses pas chancelans pour le lui reprocher sans cesse : toutes les ames sont partagées entre la terreur et l'attendrissement : tout, dans cette maison, frémit, fond en larmes, et n'offre que l'image de la désolation, du deuil et de la mort.

Cependant, la mère de Fénicie demande que, par compassion, du moins, on la laisse pleurer seule près de sa fille : son désir est d'y expirer. Lionato lui-même n'a pas l'énergie maternelle qui fait soutenir à son épouse une vue désespérante. Il s'éloigne sans savoir où il va. On l'entraîne hors de cet appartement, où il laisse plus que la vie. Tous ceux qui y étaient le suivent. Sa malheureuse épouse resta avec une sœur de son mari, que rien ne put déterminer à la quitter, et à qui elle permit enfin de rendre avec elle à Fénicie les derniers devoirs. O Dieu ! quelle loi horrible s'impose la plus tendre des mères ! Vingt fois ses bras tremblans se refusent à ce pieux et effroyable devoir : elle voit déjà la terre, avide de son trésor, ouvrir ses gouffres et les refermer sans retour sur celle que ses entrailles ont portée, que son sein a nourri,

que son cœur adore, qu'elle avait espéré devancer, à qui elle est condamnée à survivre, et dont elle déplore la perte. Elle redemande au ciel, et même sans oser se flatter de l'obtenir, un bien qu'elle ne croit plus pouvoir recouvrer ici-bas. Cette mère désolée prie : elle n'est point du sexe qui blasphème, et le ciel, le ciel juste est touché de ses larmes ; il exauce ses vœux, il récompense ses vertus.

Fénicie, à peine dépouillée de ses vêtemens, semble vouloir s'efforcer d'ouvrir les yeux. Sa mère pousse des cris, verse des pleurs, porte la joie d'une illusion peut-être jusqu'à l'excès, jusqu'au délire. . . . Dieu ! si sa tendresse la trompait ! . . . Sûre de succomber à ce nouveau coup, elle n'a plus de crainte ; elle rejoindra sa fille. . . sa fille bien-aimée. . . Cette certitude double son courage. Ah ! que la force qu'elle lui prête est nécessaire à son cœur ! Fénicie lui est rendue : elle respire ; elle reprend connaissance. Fénicie renaît ; elle renaît pour la nature, si ce n'est pour l'amour. Dès qu'elle le peut, elle se jette dans les bras maternels, et ils la reçoivent avec transport. Au même moment, Lionato est secrètement averti par sa sœur de ce qui se passe. Son bonheur inattendu pensa lui coûter la vie : ses jambes refusent

vainement de le porter , l'amour paternel le soutient ; malgré l'âge , malgré son trouble , il se traîne vers l'enfant chérie que l'Être suprême daigne lui accorder une seconde fois. Oppressé , hors de lui , ne se connaissant plus , il la dispute , pour ainsi dire , à son épouse. Non , jamais la nature n'inspira des caresses plus vives ni plus touchantes : tous deux avaient bien mérité que leur fille , dût-elle exister misérable , tâchât de se conserver pour eux ; et elle le leur promit avec le soupir le plus profond.

Lionato , sa sœur et sa femme , revenus de leur premier saisissement , délibérèrent sur le parti qu'ils prendraient. Tous trois résolurent de laisser courir le bruit de la mort de Fénicie ; que sa mère et sa tante continueraient de ne point vouloir que d'autres qu'elles l'approchassent ; Lionato même s'arracha d'auprès de sa fille , pour que , dans sa maison , on ne vît aucun changement qui pût donner lieu à des soupçons ; mais il ne la quitta qu'après qu'il eut décidé qu'à l'heure où tous ceux qui logeaient chez lui seraient plongés dans le sommeil , on ferait partir Fénicie pour la terre de cette même tante , témoin de l'événement dont je rends compte. Rien ne convenait plus à la situation et à la douleur de Fénicie , que d'y vivre soli-

taire et ignorée. Afin de mieux ensevelir le secret de son existence , son père et sa mère eurent le courage de se résigner à ne point paraître , pendant quelques mois , dans le lieu de sa nouvelle habitation. Ils convinrent encore que , lorsqu'ils s'y rendraient , ils n'y mèneraient aucun de leurs gens ; que l'on soustrairait Fénicie , sans nulle exception , aux personnes qui pourraient la reconnaître , et qu'elle passerait auprès des autres pour la fille d'un frère de Lionato , établi , depuis nombre d'années , en Espagne , et qui avait en effet une fille de l'âge de Fénicie. On fit prendre à cette dernière le nom de sa cousine : tout fut l'inspiration du moment , et tout s'exécuta comme il avait été projeté.

Rien n'était si essentiel , dans l'opinion des parens de Fénicie , que de laisser au comte la conviction de la mort de leur fille : ils pensaient que , du moins , ses remords le porteraient à rendre la réputation à celle qu'il croirait avoir privé de la vie. On mit dans le cercueil ce qu'on voulut pour y représenter à la place de Fénicie. Toute la ville assista à ses funérailles , pénétrée de compassion pour le respectable Lionato , pleurant avec lui la belle Fénicie , honorant et vengeant sa mémoire par des éloges ,

des regrets , des larmes , et par l'indignation publique qu'excita le comte. Cette épitaphe fut mise sur la tombe où paraissait reposer son amante :

ÉPITAPHE DE FÉNICIE.

De l'amour ci gît la victime :
 Passant , veux-tu savoir son sort ?
 Il n'est point d'ennemi du crime
 Qui ne doive envier sa mort.
 Elle aima Colisan cent fois plus que sa vie ,
 Ce furent là tous ses forfaits.
 La détestable calomnie
 Sur elle décocha ses traits ;
 Et malgré sa vertu , malgré son innocence
 Elle expira ; laissant à son futur époux
 Un long regret de sa présence ,
 Trop faible châtiment pour le cœur d'un jaloux !

Si Fénicie n'avait été que belle , on l'aurait bien vite oubliée ; mais sa figure était la moindre de ses perfections. Supérieure aux jeunes personnes de son sexe , jamais elle ne les avait humiliées que par ses exemples. Les mères perdaient en elle un modèle pour leurs filles chéries , et toutes la pleurèrent longtemps.

Mais qu'était ce deuil général auprès de celui du comte ? Fénicie expirante était toujours devant les yeux de son amant ; il s'élançait vers elle jusques dans l'abîme où il pensait l'avoir précipitée : comme il continuait de se croire outragé par elle , il s'efforçait de n'attribuer qu'à l'humanité les larmes que lui arrachait l'amour : il approuvait , en pleurant , le parti qu'il avait pris contre une prétendue coupable , et s'honorait de son courage affreux dont il maudissait les suites.

L'infâme dénonciateur de Fénicie fit bien de se soustraire à des emportemens trop légitimes. Il n'était pas nécessaire au comte de savoir que l'accusation contre Fénicie fût une imposture , pour venger sa mort sur celui qui en était cause , et pour appaiser les mânes de sa victime en faisant couler sur sa tombe le sang de son assassin.

Que ne me laissait-il mon erreur , s'écriait le comte ! l'ingrate vivrait ; que dis-je ! elle vivrait pour moi ! Ah ! mes feux auraient passé dans son cœur ; elle aurait trouvé dans le mien tant d'ivresse , de soumission , d'idolâtrie , que la reconnaissance , du moins , m'aurait donné ce cœur insensible maintenant... insensible au remords même. Ah ! plutôt que ne palpité-t-il

pour un autre ! que n'ai-je sur-tout gardé mon aveuglement !... puis, se reprenant avec fureur, j'eusse été l'époux d'une perfide ! Ah ! Colisan, cesse de pleurer l'amante de Gérondi ! au lieu de t'accuser de sa perte, frémis de ne pouvoir l'oublier. Bientôt plus généreux, la compassion lui semblait un devoir : sous ce prétexte, il se livrait à la plus vive douleur. Alors il accablait Fénicie de reproches, fondait en larmes, se prosternait à ses pieds, souhaitait de se rejoindre à elle, et faisait tout craindre pour sa raison et pour ses jours.

Mais tout infortuné que je le dépeins, qu'étaient ses tourmens comparés à ceux de son rival ? L'amour trahi a beau être un supplice ; l'amour coupable, sans espoir et sans vertu, dévoué au remord et à l'horreur de soi, le fatal amour de Gérondi, ce détestable amour, père du crime et bourreau de l'innocence, le tourmentait sans relâche. La voix plaintive de Fénicie lui criait à toute heure : infâme assassin ! vas expirer loin de ma cendre, et expirer sans remords : les tiens ne seraient pour mes mânes irrités qu'un nouvel outrage. Dans cette affreuse situation, rien ne restait à Gérondi que le désir d'être délivré du poids insupportable d'une vie honteuse et criminelle, et sur-tout que d'en

être délivré par la main même de Colisan, à qui, en conséquence, Gérondi brûle d'avouer sa trahison. Plus Gérondi, qui ne veut qu'exciter sa colère, le sait au désespoir, et plus il le cherche. Enfin, le palais du roi les rassemble.

Les profonds ennuis peints sur le visage de Gérondi redoublent l'horreur qu'inspire à son malheureux rival son seul aspect. Le premier, avec la pâleur de la mort, aborde le comte, et le conjure de l'écouter dans un lieu où il lui révélera des secrets de la dernière importance. Quelque odieuse que fût au comte la présence d'un rival, qu'il croyait lui avoir été préféré, furieux à sa vue, il eut la générosité de ne point se refuser à sa prière. Tous deux, que la même idée absorbe, mais par des motifs bien différens, font en silence le court trajet du palais de Pierre d'Arragon au temple où, chaque jour, les jeunes Messinoises couvrent d'offrandes pures la tombe simulée de Fénicie. Leurs valets les quittent : tous deux restent seuls. A peine le comte a fait quelques pas, qu'il découvre dans l'éloignement un mausolée que des urnes de fleurs renversées environnent. Il s'arrête ; il se sent saisi d'un saint respect et de trouble, et d'une secrète horreur : ses genoux fléchissent, sans savoir encore quelles

cendres renferment ce mausolée. Il ne peut aller plus loin : son criminel rival, qui ne résiste plus aux tourmens auxquels son ame est en proie, marche, ou plutôt s'élançe vers ce mausolée si précieux : c'est celui de Fénicie. Le comte, que Gérondi entraîne, succombe à l'aspect trop ressemblant de son amante : au bas du mausolée est sa représentation, et, sur un marbre noir, l'épithaphe que l'on a lue. Le comte, d'un œil égaré, fixe ces objets funèbres. Le nuage qui couvre ses yeux ne lui dérobe point le cruel spectacle de la beauté livrée au glaive de la mort par la vengeance de l'amour. Gérondi craint de profaner l'innocence, s'il ose contempler son image : tout-à-coup, le teint blême, d'une voix faible et entrecoupée, avec l'accent et le regard d'un criminel qui n'aspire qu'à devancer son juste arrêt, Gérondi arrache avec violence son épée, et la présente au comte : Punissez, s'écrie-t-il, le plus coupable des hommes ! le plus avili, le plus malheureux ; le seul auteur de vos maux, un traître, un monstre, l'assassin de celle que vous pleurez ! Vengez-la : elle fut la plus vertueuse des femmes, hélas ! et la plus tendre, puisqu'elle n'a pu survivre à votre perte. Colisan, que ces mots avaient écrasé, que la surprise, la rage, le dé-

sespoir , l'attendrissement , le repentir , saisissaient à-la-fois , eut d'abord l'horrible pensée d'immoler à Fénicie les coupables auteurs de son trépas , deux rivaux , deux barbares qu'il trouvait également criminels : l'un , pour avoir été le plus déloyal de tous les hommes ; et l'autre , le plus crédule. Gérondi se flatta , quelques instans , d'une mort certaine ; elle lui semblait prononcée dans les regards foudroyans que le comte lançait sur lui ; mais percer un ennemi désarmé qui se livrait à son courroux , le priver de la vie , sûr qu'il ne daignerait pas la défendre , pas même la regretter , et devenir indigne de Fénicie par une lâcheté , après l'avoir été par une injustice , toutes ces considérations retinrent son bras. D'ailleurs , quelque chose que pût apprendre au comte son rival malheureux pour l'irriter davantage , l'ame noble et généreuse du premier l'accusait plus encore qu'elle n'accusait Gérondi.

Perfide ! s'écrie enfin le comte , tu as déjà lu dans ma muette fureur le sort que j'aimerais à te faire. Je ne vois plus en toi un chevalier jadis vertueux , et digne alors de mourir pour Fénicie : après le crime dont il s'est souillé , après qu'il s'est porté à un excès dont l'enfer , qui le lui inspira , aura été épouvanté lui-

même, t'y plonger, t'y suivre, y être ton éternelle furie, serait mon plaisir et mon devoir, si je n'écoutais que mon ressentiment ; mais j'entends, à cette heure effroyable, j'entends, pour combler mon supplice, l'Être sacré, à qui j'appartiens seul, me défendre de disposer de tes jours et des miens, avant que d'avoir dévoilé publiquement ton infâmie, mon crime et son innocence... Ton trépas expierait peu ; vis, cruel ! vis pour les tourmens ; j'endurerai, comme toi, le supplice de mes remords : tu fus barbare ; peut-être l'ai-je été plus : j'étais aimé, et j'ai osé douter du cœur d'un ange. O Fénicie ! créature céleste ! chère et infortunée amante ! je suis privé de toi pour jamais, et ne puis, hélas ! ni te rappeler à la vie, ni te rejoindre au séjour des vertus, qui n'est pas fait pour moi : ton ombre y frémirait à mon approche. Le ciel te possède et me réproûve. L'univers t'admire, te révère et doit t'honorer autant qu'il me hait. Cependant il manqué à ta mémoire d'être justifiée par ton malheureux amant. Le comte, s'adressant de nouveau à Géronde : je ne serai pas même assez humain, lui dit-il, pour te permettre d'abrèger tes souffrances ; meurs mille fois, à mes yeux, d'une douleur sans espoir et sans consolation. Si je punis ainsi

ta barbarie, je ne fais pas plus de grâce à mes coupables soupçons. Descendons lentement au tombeau : loin de chercher à échapper à une seule des peines dues à notre forfait, abreuvenous, goutte à goutte, du calice de toutes les amertumes. Que, s'il se peut, les nôtres s'accroissent aux pieds des parens de celle. . . . Il ne saurait achever. . . .

Indignes que nous sommes ! reprend le comte ; indignes de mêler nos larmes à celles que nous coûtions à la nature, allons cependant chercher les respectables auteurs des jours de ma vertueuse amante : qu'au moins ils soient instruits par nous de la vérité ; et puissent-ils, plus humains que ne le furent les meurtriers de leur fille, puissent-ils délivrer Colisan et Géronde de l'horreur qu'ils ont d'eux-mêmes !

O divine Fénicie ! ajouta le comte en baignant de pleurs sa tombe, devant laquelle il était prosterné ; si tes cendres ne se glacent point de nouveau à mon approche, et si mes cris pénètrent jusqu'à ton céleste asyle, prends pitié de ton malheureux amant, et inspire à ceux qui te donnèrent le jour assez de compassion de lui pour réunir son ombre désolée à la tienne. . ! Il demeure, après ces mots, cloué, en quelque sorte, sur cette tombe feinte ; puis se relève avec

effort, s'arrache, s'éloigne, revient, se précipite devant la porte de ce temple, se couvre de sa poussière, l'arrose de ses pleurs, s'en repaît, brise ses armes aux pieds de la représentation de Fénicie, y laisse son ame entière; et, désarmé et à demi-mort, comme si tout-à-coup une main invisible le repoussait, ce malheureux amant fuit, marque d'un geste à Géronde de le suivre, et soudain ils arrivent chez Lionato.

Le comte, qui marchait le premier, fut saisi du tremblement d'un supplicié, en voyant ce digne vieillard couvert de longs habits de deuil et environné de sa famille, dans le même appareil lugubre; de leur côté, l'apparition du comte les fit frémir. Comment celui qui avait causé la perte de Fénicie avait-il l'audace de se présenter devant eux? Lionato et sa femme, les seuls qui savaient Fénicie vivante, eurent la force de commander à leur juste indignation.

Venez-vous, dit fièrement le père de Fénicie au comte, insulter aux pleurs que vous nous faites répandre, ou seulement les contempler et en jouir? Eh quoi! n'est-ce point assez pour vous d'avoir privé un père du seul bien que n'avait osé lui ravir le sort, du seul qui soutenait ses restes presque éteints et prêts à succomber sous le poids du temps, des infirmités et des amertumes?

Les gémissemens du comte empêchèrent Lionato de poursuivre. La vérité de son désespoir pénétra jusqu'au fond de l'ame d'un père qui, ayant conservé l'enfant la plus chérie de toutes, ne pouvait plus être inflexible. Le malheureux Colisan était à ses pieds, les embrassait, les arrosait de larmes ; les témoins en répandaient ; on n'entendait pas même Gérondi demander qu'on l'écoutât : il ne put l'obtenir qu'après les premiers momens de ce tumulte douloureux, et alors il confessa hautement ses crimes, qu'il aggrava encore, pour exciter tous les cœurs à la vengeance : cependant il rendait à Fénicie l'honneur, et peut-être un époux adoré. Lionato joint ses mains tremblantes, les élève vers le ciel, regarde Gérondi avec plus de compassion que de courroux ; puis s'adressant à lui et au comte : mes peines furent affreuses, leur dit-il ; mais dans ce jour où ma fille recouvre sa gloire, son père doit cesser de la pleurer.

Lionato considère ensuite Gérondi et le comte prosternés à ses genoux, malgré ses efforts pour leur faire quitter cette posture. Dès qu'on est criminel, s'écrie-t-il, on devient donc suppliant : on se condamne au repentir, à l'abaissement, à la honte, et ce n'est que l'homme

vertueux qui ne sera jamais contraint à s'humilier.

O vous, Gérondi ! ajouta Lionato ; vous le plus malheureux de nous trois , puisque vous êtes le plus coupable , un père que vous réduisez au désespoir vous plaint et s'efforce de vous pardonner. Lionato , au même instant , ouvre ses deux bras au comte , et le reçoit dans son sein , où celui-ci se précipite. Mêlons nos pleurs , lui dit-il : hélas ! plus juste et plus confiant qu'il ne l'a été , Colisan serait mon fils. J'en étais trop indigne , interrompit le comte , que ses sanglots suffoquaient. O mon père ! souffrez ce nom ! j'ai perdu le droit de vous le donner : mes remords , ma douleur , vos bontés même , rien ne peut me le rendre. L'air que je respire doit vous être affreux , et me l'est davantage. Ah ! ce ne sera point satisfaire au ressentiment , mais bien plutôt à la noble compassion qui vous parle en ma faveur , que venger sur moi votre adorable fille , et me dévouer à ses mânes purs , après que j'ai causé sa perte , tous vos maux , et que je m'en suis fait , dont la mort seule peut me délivrer.

N'auriez-vous , répondit Lionato , que le barbare courage d'outrager la vertu et d'affliger la nature ? Suffit-il à un père que vos larmes

aient coulé ? Vous lui ravîtes sa fille , et voulez vous soustraire à des regrets qui honorent sa mémoire et votre cœur. Vivez pour une longue expiation ; vivez pour ma vengeance ! Soyez juste. Est-ce à vous d'oser demander , je ne dis pas à moi , mais au ciel , la mort ? Eh ! qu'accorderait-il de plus à un amant qui aurait perdu celle qu'il aime sans avoir à se le reprocher ?

Votre devoir , ajouta Lionato , est de garder vos remords autant que le souvenir de Fénicie , et de conserver vos jours afin de publier son innocence , en la remplaçant près de moi , en m'obéissant désormais comme à un père. Fléchissez le ciel et jusqu'à votre amante , qui , l'un et l'autre , vous prescrivent par ma voix de vous soumettre tellement à mes volontés , que vous ne preniez jamais d'épouse si ce n'est de la main de Lionato. Ciel ! ô ciel ! qu'entends-je , s'écrie le comte : une autre me serait proposée ! une autre que ma Fénicie , que mon amante ! une autre que l'épouse de mon cœur ! Ah ! grand Dieu ! ai-je bien entendu ?... Vous , son père , vous... et moi , faible et ingrat autant que je fus soupçonneux , vain et cruel... moi , son amant , que dis-je ? son assassin , j'offrirais des vœux perfides et une main presque sanguinaire !... Ah ! l'ombre adorée de ma vic-

time me l'ordonnerait sans l'obtenir : je résisterais à elle-même. Le ciel, pour m'y forcer, le ciel me lancerait inutilement sa foudre.... Mais ni le ciel, ni Fénicie, ni Lionato, ne commanderont jamais l'infidélité, et vous ne voulez sans doute qu'éprouver un trop malheureux et trop coupable amant.

Quelques lois que je vous impose, reprend Lionato, vous devez les attendre, comme les recevoir, sans murmurer. Comte, je ne déclarerai mes intentions qu'en faisant approuver mes motifs. Songez que j'ai acheté trop cher votre déférence à mes ordres, et que ce n'est pas au père de Fénicie à vous solliciter en vain. Ah! s'écrie le comte, ah! mon père, le droit sur Colisan de vie et de mort vous appartient: exercez-le dans toute son étendue; mais si vous me destinez le supplice d'un hymen parjure, si votre vengeance est telle, et que le malheureux, condamné par vous à vivre, vous échappe trop tôt, ne lui imputez point à désobéissance de ne pouvoir respirer infidèle à Fénicie, ni mourir qu'une fois.

Malgré les cruelles angoisses du comte, lui-même fit retentir la ville et la cour de son injustice et des vertus de son amante. Des larmes de joie coulèrent de tous les yeux, au bruit

d'un hommage si juste. Eh ! que furent donc celles de Fénicie , en apprenant par son père tout ce qu'on vient de lire ! Mais c'était en vain qu'elle désirait de savoir pourquoi le comte restait dans l'opinion et le désespoir de sa mort : Lionato , ferme dans ses idées , autant qu'impénétrable dans ses desseins , ne les confiait pas même à sa fille , et , par une suite de sa prudence , ne dissuadait de sa perte aucune des personnes dont l'affliction le touchait le plus. Son amant continuait de traîner une vie misérable : ses soins seuls pour Lionato lui faisaient supporter le poids douloureux de son existence : c'était plus que ceux de la tendresse filiale qu'il lui rendait. Il ne voyait que lui ; il trouvait une funeste douceur à nourrir ses regrets , ses remords , son déchirement par le continuel spectacle des objets rassemblés dans cette maison. Tous lui étaient sacrés ; tous lui retraçaient l'amante qui vivait à jamais au fond de son cœur ; et Lionato , témoin de la constance de son amour et de son affliction ; Lionato , quoique sensible à ses peines , quoique sûr que Fénicie les partageait , et maître de les faire cesser , ne le désabusait point.

Cependant , le comte commençait à ne plus craindre que ce vieillard respectable osât for-

mer le projet de l'unir à une autre qu'à son amante. Si quelquefois encore cette idée se présentait au comte, ce n'était que comme un de ces songes pénibles dont la raison rejette l'impression trop profonde ; et même il ne concevait point l'effroi qui le ressaisissait, de temps en temps, d'être un jour sommé de sa parole par Lionato.

Ah ! si le comte avait connu tout son bonheur ! S'il avait su que Fénicie respirait, qu'elle ne respirait que pour l'aimer, que c'était avec excès qu'elle s'affligeait de ce qu'un père, dont la tendresse respectueuse l'empêchait de se plaindre, continuait de la cacher à l'amant qu'elle n'avait pu haïr coupable, et que, repentant, elle chérissait plus que jamais ! Mais le comte ignorait, il devait ignorer qu'elle répondait à ses soupirs, qu'elle ressentait ses souffrances ; qu'il ne versait pas une larme dont Fénicie ne fût informée, et qui ne lui en fit répandre de bien douces et de bien amères, données tantôt au plaisir d'être si fidèlement aimée, tantôt au regret de le savoir malheureux, et quelquefois, peut-être, à la crainte qu'il ne se consolât, et qu'il ne finît par l'oublier.

C'était au milieu de tant d'agitations que les charmes de Fénicie acquéraient de jour en jour

plus d'éclat et de perfection encore. Sa taille était devenue plus fine, plus élevée, plus majestueuse; sa physionomie plus expressive, son regard plus touchant; et elle avait embelli au point, que ceux qui l'avait vue le plus souvent chez son père auraient eu peine à la reconnaître. Une sœur, sa cadette d'un an, nommée Belle-Fleur, fraîche et brillante comme la rose du matin, qui ne le cédait en agrément qu'à Fénicie, partageait sa solitude et ses peines: toutes deux vivaient inséparables et ignorées dans le séjour champêtre qui avait été choisi pour soustraire Fénicie à tous les yeux. J'ai dit qu'elle y passait pour une jeune espagnole, nièce de Lionato; elle ne parlait plus d'autre langue; et combien elle la savait mieux que la sienne! c'était celle de son amant.

De leur côté, le comte et Gérondi se rencontraient sans cesse chez Lionato. Gérondi avait mérité de regagner l'estime de Colisan, mais sans pouvoir y parvenir, et même le comte ne supportait l'horreur de sa présence que par égard pour Lionato; car Gérondi venait enfin d'obtenir la grâce de lui rendre les soins d'un second fils, et ce fut encore au grand étonnement du comte. Un jour, que ces deux jeunes seigneurs avaient été invités par Lionato à une

partie de campagne , il apprend au dernier qu'il y verra l'épouse que son amitié lui destine. Ces mots semblent au comte l'arrêt qui va terminer sa vie et ses souffrances. Lionato le voit à ses pieds sans s'émouvoir : il le relève tranquillement , il le somme avec fermeté de tenir sa promesse , et lui rappelle , avec la même fermeté , qu'il est le seul rejeton d'une maison illustre et considérée ; qu'il doit à ses ancêtres de transmettre le nom qu'il a reçu d'eux couvert de gloire ; que leurs mânes respectables le lui commandent , et que l'honneur , le devoir et sa parole veulent qu'il n'hésite point à se sacrifier. Lionato fut ici interrompu par l'arrivée de plusieurs nobles Messinois , ses proches parens , à qui il avait proposé , comme à Gérondi et au comte , de venir passer la journée à la campagne. Lionato , sans paraître faire attention à l'état horrible du comte , annonce qu'il est temps de se mettre en route. On part. Lionato , à la tête de cette jeune et brillante cavalcade , semblait rajeuni , tant la joie est un baume divin. Colisan , au contraire , quoiqu'à peine à la fleur de l'âge , n'aurait pas seulement eu la force de monter à cheval , si on ne l'avait soutenu. Ce jeune héros , ce Colisan si fier , si intrépide , si redouté dans les combats , a perdu toute son

audace ; il est pâle , tremblant , et n'affronte plus la mort. C'est par le chemin de l'infidélité qu'il y court ; mais il a juré d'obéir à Lionato : son serment le lie , et sa seule espérance est d'expirer avant que d'avoir tenu sa parole.

La troupe de ces illustres chevaliers s'arrêta , après quelques heures de marche , au château de la tante de Fénicie , où l'on sait que cette dernière vivait obscurément avec sa sœur. Mais ce jour là , un cercle , composé des plus jolies personnes du canton , les environnait dans une salle décorée très - agréablement. Fénicie , au milieu d'elles , ressemblait à la déesse des fleurs. Les nouveaux arrivans restèrent , à sa vue , comme enchantés : un murmure d'admiration s'éleva. Le comte n'entendait , ne distinguait rien , n'était qu'à sa douleur ; et près de Fénicie , sans la reconnaître , n'apercevait pas même combien elle était troublée. Le changement avantageux qui s'était fait en elle , sa taille devenue plus svelte et plus haute , le développement de ses traits , celui de ses grâces , auraient suffi pour la métamorphoser. L'accent espagnol où son cœur la rendait si habile , qu'on eût dit qu'il lui était plus familier qu'à son amant même , contribuait encore à la lui rendre méconnaissable ; enfin , l'extrême désordre du

comte, l'habit de veuve que portait Fénicie, et sa vive émotion, qui altérait beaucoup sa voix, tout absolument servait à prolonger l'erreur d'un amant éperdu.

Lionato s'approche alors de Fénicie, que l'on appelait, dans ce séjour champêtre, dona Auréla; il lui prend la main, et la présente à Cordonne. Voilà, M. le comte, lui dit-il, une jeune veuve espagnole, connue ici pour être fille de mon frère. Son père l'accorda jadis à un de vos compatriotes qu'il chérissait d'un amour paternel. Ce n'est pas, je crois, exercer sur vous une vengeance bien terrible que de vous l'avoir choisie pour épouse. Faites-moi recouvrer, en l'acceptant sur l'heure, le bien qui ma été ravi. J'ai voulu croire vos remords et votre attachement véritables : le moment est venu de m'en convaincre, et vous ne le pouvez qu'à ce seul prix. Je m'y soumetts ! s'écria le comte; obéir et expirer, c'est le devoir du serment que vous m'avez arraché, et celui plus sacré encore de l'amour qui me possède. Après ces mots, il fixe, d'un air égaré, la fausse Auréla : des traits de ressemblance avec la beauté qu'il a perdue le frappent : il la voit pâlir, chanceler : le mouvement le plus vif l'entraîne vers elle : il s'approche, la soutient, la serre dans ses bras

tremblans ; mais bientôt l'intérêt qu'elle lui inspire lui paraît un crime envers Fénicie.

Colisan , avec une sorte de terreur , s'éloigne de sa charmante maîtresse : alors elle pense avoir été reconnue ; elle s'imagine effrayer son amant , et tout bas demande au ciel la mort. Les assistans , invités à une fête , ne voient que des larmes ; ils n'en comprennent point la cause : leur visage exprime la tristesse et la surprise. Cette tante de Fénicie , chez qui elle logeait , saisit ce moment de consternation et de silence pour remplir les intentions de Lionato. Eh quoi ! monsieur , demanda-t-elle au comte , auriez-vous été , ainsi que ma nièce , mariée une première fois ? Le ciel vous aurait-il privé d'une épouse chérie , et son souvenir vous serait-il assez présent pour vous empêcher de retrouver le bonheur dans des liens dignes peut-être qu'on les ambitionne ? Un torrent de larmes s'échappe alors des yeux du comte , et long-temps son extrême douleur l'empêcha de répondre. A quoi me réduisez - vous , madame , s'écrie-t-il enfin , et comment ignorez-vous l'injustice dont je fus coupable , quels maux j'ai causés , tous ceux que jeme suis faits. . . . ce que je souffre , ce que j'ai perdu par ma faute. . . . ce que je pleure sans espoir , et l'abîme profond de misère que

je me suis creusé? . . . Ah! vous m'auriez épargné une question trop cruelle, si vous saviez quels sentimens et quels remords sont en mon sein, sont inséparables de ma triste existence, sont mon éternel partage, et combien il est impossible que nulle beauté désormais me puisse rendre infidèle à ce que la nature forma de plus charmant, de plus vertueux, hélas! et de plus sensible.

Tout autre qu'un amant criminel, ajouta le comte, en attachant ses yeux involontairement sur Fénicie, serait trop heureux du présent inappréciable que l'on daigne me faire. Pour moi, je le profanerais, et deviendrais ingrat, après avoir été barbare. Frémissez, madame, de mon sort inoui que vous avez voulu connaître. Livré que je suis, livré à jamais à des tortures renouvelées sans cesse, consumé d'amour et de repentir, poursuivi par l'image adorée d'un être céleste dont j'ai privé la terre, que rien ne peut me rendre, et que, pour mon supplice, chaque objet me retrace (En disant ces derniers mots, un regard encore lui échappe vers Fénicie). Je m'abhorre! s'écrie-t-il avec emportement et en tâchant de détourner ses yeux de dessus elle; les plus doux attrails m'importunent, et je les haïrais..... Hélas! je les

haïrais eux-mêmes, si leur impression, trop inévitable, ne devait pas être et mon dernier crime, et mon dernier tourment!

Gérondi, accablé de confusion et de douleur, dès qu'il en eut la force, interrompit le comte. Ah! c'est moi, s'écrie Gérondi; moi qui, par une lâche trahison, fus le véritable et l'unique assassin de l'amante la plus parfaite; et c'est à moi seul d'en porter le châtiment trop doux, quelque implacable qu'il puisse être; que l'univers à qui j'enlevai son plus bel ornement, qu'une famille respectable, qu'un époux digne d'elle, se réunissent pour punir en moi le meurtrier de la belle Fénicie! Le trépas me sera cher, si le mien peut calmer leurs maux.

Tous ceux qui étaient présents, loin de se douter que Fénicie fût devant leurs yeux, versèrent des pleurs, à ces mots qui rappelaient sa perte. Fénicie, déchirée par ce spectacle, Fénicie, reportée sur des souvenirs amers pour elle, mais plus touchée encore de ce que souffrait le comte, que de ce qu'il lui avait fait souffrir; Fénicie, dis-je, dont rien n'égalait la tendresse généreuse, fondait en larmes, et se trouvait beaucoup trop vengée de l'inhumanité passée de son amant. Mais l'honneur voulait qu'après un affront aussi solennel que

l'avait été celui de la rupture du comte, les preuves de l'innocence de Fénicie eussent la même solennité; Lionato fit donc signe à sa sœur de poursuivre. Cette dernière, pour contenter une délicatesse qu'elle approuvait, exigea du comte le récit détaillé de son infortune, et se montrant curieuse de savoir pourquoi Gérondi paraissait se livrer aux mêmes regrets, ce ne fut que dans l'espérance de ne point survivre à ce récit affreux, que Colisan s'y contraignit; mais telle était la véhémence de ses soupirs et de ses sanglots, que tous ceux qui l'entendirent, et sur-tout son amante, eurent peine à retenir leurs cris. }

La tante de la fausse Auréla, continuant toujours le même rôle, dont l'attendrissement de Lionato et de son épouse les rendaient incapables, pour terminer cette scène pénible, demanda au comte s'il sacrifierait son rang, sa fortune et les brillantes espérances de sa haute destinée, au bonheur, sans doute impossible, de recouvrer Fénicie? Dieu! interrompt le comte, s'il me fallait descendre à l'état le plus bas, souffrir mille supplices, forcer ou séduire les enfers, comme le fit Orphée, conquérir le monde, et pouvant y donner des lois, y demander des fers, dédaigner même pour elle, jusqu'à
des

des charmes trop semblables aux siens (ses regards s'arrêtèrent encore sur la prétendue Auréla); s'il me fallait , poursuivit le comte , acheter son retour à la vie , au prix de ma réputation , au prix de tout , hors de l'honneur et de l'amour dont elle m'enflamme , je jouirais , aimé d'elle , de la misère , de l'esclavage , des affronts , de l'ignominie ; je ne regretterais que le bien de l'élever , que celui de l'enrichir ; et quelle qu'en fût la privation , j'en chérirais la peine , si je lui tenais lieu de tout.

Quel moment pour Fénicie ! quelles douces assurances ! oh ! combien il lui en coûtait d'attendre que son père l'autorisât à se découvrir ! Lionato s'y préparait , on le prévient. Le comte , pour n'être parjure ni à sa parole , ni à son amour , fait un dernier effort : Père de Fénicie , s'écrie-t-il , hâtez-vous de disposer de mon sort tandis que je respire. Lionato , effrayé de ce consentement sinistre , ne retenant plus ses larmes , prêt à tout dévoiler , et n'ayant qu'avec peine différé leur bonheur , prend la main du comte et l'unit à celle de Fénicie (*). Dès que

(*) Un Ecrivain , appelé *Belle-Forêt* , a existé dans le quinzième siècle. Cet écrivain , ignoré de tout le monde , a imité de *Bandel* , qui vivait long-temps

leurs mains se touchent , le frémissement inex-primable de ces amans passe leurs forces : l'un croit voir l'ombre de Fénicie et veut se jeter sur son épée pour la rejoindre. Tous les deux tombent sans connaissance , et ne la reprennent qu'au même instant et qu'aux acclamations redoublées de ces paroles si chères : Colisan , l'heureux Colisan a retrouvé sa Fénicie ; elle vit, elle vit pour lui. Le comte n'ose espérer ce qu'il entend : bientôt il en est sûr : cette charmante Fénicie , que l'amour lui a conservée, se

avant lui ; quelques historiettes qu'il a gâtées par un style lourd , pesant et maussade : la langue française était d'ailleurs dans son enfance lorsque *Belle-Forêt* écrivait. Voyez comme une main légère, délicate et agréable, sait embellir tout ce qu'elle touche. La nouvelle des *Époux amans* est détestable dans *Belle-Forêt*. Dans *madame de Beauharnais*, elle est charmante. *Madame de Beauharnais* a réellement puisé des perles dans le fumier d'*Ennius*. Imiter de la sorte , c'est créer.

Ainsi jadis *M. de Tressan* , en imitant ou plutôt en rajeunissant les vieux *Amadis* , acquit une réputation immortelle. *M. de Tressan* admirait , estimait et honorait *madame Fanny de Beauharnais*. Voici le fragment d'une lettre qu'il écrivit , lorsque parut le beau roman de *Stéphanie*.

« J'ai peine à concevoir , mon cher et illustre

précipite dans ses bras. Aveugle amant, la méconnaissiez-vous encore ? s'écrie Lionato : oui, comte, vous avez enfin mérité de désarmer un père, et de recouvrer la plus tendre épouse. O ma Fénicie ! O mon père ! s'écrie le comte. Toute l'assemblée pousse de nouveaux cris de joie.

Le comte fut long-temps hors d'état de rien prononcer que des mots sans suite ; mais il est aux genoux de Fénicie ; mais le bandeau est abso-

confrère, comment le sublime et charmant auteur de *Stéphanie* peut exister ? Comment est-il possible qu'elle ait pu soutenir son propre feu ? J'ai peine encore à me rendre compte de l'impression que je reçois de cet ouvrage, et j'en suis à la troisième lecture. Il n'existe aucun roman, et il n'en existera jamais où l'on trouve une force et une vérité pareilles. Prenez au hasard un des caractères des six principaux, il fera la fortune de tel roman que ce puisse être. Rien ne peut être comparé à ceux de *Florizène* et de *Félicie*. Les seconds rôles, jusqu'à *don Lope*, intéressent fortement. *Prévôt*, *Richardson*, *Fielding*, rassemblés, fondus ensemble, concentrés, ne produiraient pas un tout aussi terrible, aussi brûlant que *Stéphanie*.... J'en reviens à dire qu'il faut que madame la comtesse de *Beauharnais* ait un volcan dans son sein, pour avoir entretenu le brâsier égal de ce roman pendant trois volumes ».

lument tombé... O Colisan! s'écriait-il, voici l'épouse que tu dédaignais! O Fénicie!... Fénicie!... O miracle de l'amour! sur lequel mon cœur m'éclairait mieux que mes yeux! Mais était-ce à moi d'y croire? Je ne m'en trouvais pas digne... Dans l'excès, dans l'ivresse de son bonheur, il ne cherchait pas même à s'éclairer davantage: Fénicie et lui ne se demandaient compte de rien, ne pensaient point, n'entendaient point; ils étaient opprésés, baignés des plus douces larmes, liés, enlacés l'un à l'autre, palpitans d'amour, ne s'exprimant que par leurs regards, leurs pleurs, leurs soupirs. Ces amans, tous deux en extase, formaient le tableau le plus touchant, fixaient tous les yeux, attendrissaient tous les cœurs, et s'abandonnaient à leurs délices pures, en proportion de leurs peines passées. On juge bien que Fénicie ne se plaignit plus que de voir le comte se rappeler ses torts, tandis qu'elle exige qu'il les oublie, s'il se peut, comme elle. Lionato raconte à l'assemblée comment sa fille est revenue des portes de la mort, et tous les moyens qu'il a employés pour rendre son retour à la vie impénétrable.

Gérondi, seul, ne se livrait point à la commune joie. Fénicie et le comte s'aperçoivent

de l'abattement, de l'humiliation, de la tristesse profonde où il continue de s'abandonner, et que même il ne contemple Belle-Fleur, seconde fille de Lionato, qu'avec la timidité d'un coupable qui se fait justice; Fénicie et le comte s'emparent, chacun de leur côté, d'une de ses mains, et veulent le conduire à Lionato. Gérondi tombe aux pieds de Fénicie, implorant seulement son pardon, sans oser avouer le vœu nouveau qu'il forme, ni exprimer que ses remords. C'est d'abord en vain que Fénicie l'assure qu'elle lui rend son estime. Je n'y puis croire, s'écrie Gérondi, emporté par ce qu'il éprouvait déjà pour la sœur de Fénicie, qu'une légère ressemblance entr'elles lui faisait aimer; je n'y puis croire, madame, répète Gérondi, avec la véhémence de son caractère, puisque je vous vois prête à m'accabler de vos justes mépris, si j'ose vous conjurer d'appuyer, auprès de vos respectables parens, la demande pour moi de la charmante Belle-Fleur. Cette dernière était présente: sa sensibilité pour sa sœur venait d'éclater, de lui donner des droits au même intérêt, et d'ajouter un prix à ses grâces naturelles.

Les sollicitations de Fénicie, auxquelles le comte joignait les siennes, prouvèrent à Gé-

rondi combien il avait eu tort de se défier de leur générosité , et elle ne fut point infructueuse. Lionato , ainsi que son épouse , acceptèrent de bonne grace Gérondi pour gendre , et Belle-Fleur obéit sans peine. Gérondi était , après le comte , le parti de la cour le plus considérable : il réunissait une haute naissance , de grands biens , et des vertus que ses remords avaient fortifiées. D'aussi illustres alliances ne laissaient point à Lionato de vœux à former pour l'élevation ou la fortune de ses filles , ni même pour leur honneur , qui avait été acheté par de longues souffrances , mais qui fut durable.

Le roi d'Arragon honora les noces de Colisan et de Gérondi de sa présence , et les combla de nouvelles graces. Le comte acquérait chaque jour plus de droits à la faveur de ce prince , qui , en le plaçant si bien , s'honorait lui-même. Un des plus célèbres descendans de notre comte , dont la maison a été si puissante en Espagne , fut Pierre de Cardonne , comte de Colisan , connétable et amiral de Sicile , qui mourut à la tête des armées , pendant le règne de Louis XII et celui de Ferdinand , roi de Castille et d'Arragon , et aïeul du monarque fameux sous lequel les Espagnols arrivèrent

à ce haut degré de gloire où les portera toujours leur caractère national lorsqu'ils auront de tels maîtres. Colisan et Fénicie, unis l'un à l'autre, furent des époux presque uniques; car ils ne cessèrent point d'être amans : aux douceurs d'une union formée par l'amour, ils joignirent celle de l'amitié, de la confiance, de l'estime, et même cette union fortunée parut à tous si respectable, qu'ils forcèrent leurs propres envieux à l'admiration. On n'en refusera pas, je l'espère, à Colisan, pour la grandeur d'ame qui le détourna de punir Gérondi d'un crime sans excuse : une telle modération est plus souvent la vertu d'un sage, que celle d'un héros. L'amant désespéré, qui peut s'y contraindre, doit paraître un prodige; et l'on en trouvera un autre dans Fénicie, de raison, d'obéissance, de courage et de sensibilité : ni les richesses, ni l'élévation, ni même son penchant, ne purent lui arracher une démarche, un écrit, un seul mot indigne d'elle : le prix qu'elle en obtint lui était bien dû. Vainement la calomnie osa l'attaquer avec fureur; soupçonnée, réduite au désespoir, touchant aux portes du trépas, elle ne fut point dénuée de consolation : il en est tant pour l'innocence ! Cette réflexion pourrait avoir son utilité, si elle naissait de

quelque beau raisonnement méthodique , et non d'une histoire faiblement narrée par une femme dont les petits volumes sont des contes , et qui ne sait mettre les moralités qu'en action.

POÉSIES FUGITIVES

PAR LA MÊME.

LES ADIEUX

DE LA DUCHESSE DE LA VALIÈRE

A LOUIS XIV.

POÉSIES FUGITIVES

PAR LA MÊME

LES ADIEUX

DE LA DUCHESSE DE LA VALIÈRE

A LOUIS XIV.

LES ADIEUX

DE LA DUCHESSE DE LA VALIÈRE

A LOUIS XIV,

AU MOMENT OU ELLE VA QUITTER LA COUR POUR
S'ENFERMER AUX CARMELITES.

LETTRE PREMIÈRE.

C'EN est donc fait ! le Ciel, dans ces affreux momens,
M'ordonne de quitter le plus cher des amans !

Sous le cilice, et la haire, et la cendre,

S'il faut, hélas ! m'humilier,

Victime résignée on m'y verra descendre ;

On me verra souffrir, et non pas oublier

Celui pour qui, mourante, il m'est doux de prier.

Que dis-je ? ah ! pardonnez, Dieu puissant que j'offense,

Pardonnez ; je veux être à vous :

Mais suis-je à moi ? Malheureuse ! je pense

Au seul objet d'un feu le plus ardent de tous.

Suis-je digne du Ciel, n'ayant plus l'innocence ?

J'implore en vain votre clémence ;

J'ai mérité votre courroux.

J'osai haïr, grand Dieu ! votre équité suprême,

Et peut-être qu'encor mon amour vous blasphème ;

Peut-être que mon Dieu rejète mes sermens ,
 Mes vœux , mes pleurs , mon coupable délire :
 Peut-être qu'irrité de mon fatal martyre ,
 Sur-tout de mon profâne encens ,
 Il s'apprête à punir tous mes égaremens.
 Dieu vengeur ! arrêtez ! Voulez-vous mon supplice ?
 Laissez-moi , laissez-moi l'éternel souvenir
 Du bonheur dont me fit jouir
 Le feu plus doux alors et plus propice ,
 Qui , mutuel , semblait brûler sous votre auspice.
 Laissez-moi me représenter
 Là splendeur d'une cour où Louis , plein de gloire ,
 Créait soudain , pour m'enchanter ,
 Des monumens toujours présens à ma mémoire ;
 Des palais immortels , dont l'unique ornement
 Était celui qui fut . . . qui n'est plus mon amant :
 Laissez-moi me le peindre encore ,
 Fier , magnanime , bienfaisant ,
 Et voir ce que je perds , voyant ce que j'adore.....
 Amante criminelle , ai-je , hélas ! oublié
 Qu'en m'enivrant d'une idée aussi chère ,
 J'outrage l'éternel dont mon humble prière
 Peut-être eût fléchi la pitié ?
 Eh quoi ! se retraçant votre adorable image ,
 Vous offense-t-on , ô mon Dieu !
 Celui dont , en secret , mon cœur prévient l'hommage
 Et dont le souvenir me poursuit en tout lieu ,
 Mon amant est la vôtre : en éclat , en puissance
 Il vous égala presque , et tout mon crime , hélas !
 Est de brûler pour des appas
 Formés sur votre ressemblance.

Louis égal à Dieu ! Vous m'entendez, ô Ciel !

Vous m'entendez , et je respire !

Et vous souffrez que mon délire

Par cette impiété renverse votre autel ,

Et vous dépouille de l'empire

Pour en revêtir un mortel !

Tonnez , tonnez , et que j'expire !

Qu'importent ces élans d'un cœur passionné ;

Il ne m'aima jamais : à ma froide rivale

Son perfide cœur s'est donné...

Il ne m'aima jamais ! fuyez , crainte fatale.

Non , non , il n'a pu me trahir :

Des amans vertueux il était le modèle ;

Il l'est , il l'est encor ; il m'aime , il m'est fidèle ;

Il m'aimera jusqu'au dernier soupir :

La Valière l'adore , il doit n'adorer qu'elle.....

Ah ! tant d'amour rassure enfin mon cœur :

Vous tous , Dieux de la terre , au mien portez envie ,

Lui seul règne à jamais sur une ame asservie ,

Et sous le diadème a goûté le bonheur.

Tes pareils , sans amante , et même sans amie ,

Ont-ils l'empire ? ils n'ont que la grandeur...

Pour moi , du Ciel j'eusse été reine ,

Que , fière encor de mon vainqueur ,

Le titre de sa souveraine

M'eût semblé le suprême honneur....

Mais de l'illusion le bandeau se déchire ;

Mon désespoir mortel suffit pour m'en instruire.

Louis , Louis n'est qu'un trompeur.

Eh bien donc ! peignez-moi votre nouvelle flâme.

Peux-tu craindre de m'accabler ,

Porte au moins la mort dans mon âme :

Est-ce à ta place, ingrat, qu'il faut trembler ?
 Tu n'es plus que mon roi ; sans remords prends ma vie.
 O mon roi ! si le trône à l'affreux changement
 Est condamné, pourquoi, pourquoi m'avoir choisie ?
 Que vous avais-je fait ?....Dieu ! c'est ta perfidie,

C'est mon malheur que par-tout on publie :
 L'univers sait ma honte, et ma douleur l'apprend.
 Dans des jours plus heureux ta gloire m'a trahie ;
 Ta gloire m'enivrait, et me cachait ton rang :

Par elle justement charmée

Mon bonheur annonçait de qui j'étais aimée....

Coupable que je suis ! voilà mes souvenirs :

Ces souvenirs brûlans d'une flamme parfaite,

Dans les austérités, au sein de la retraite,

Me tiendront lieu de repentirs :

A les éteindre en moi qui pourrait me résoudre ?

Dieu lui-même, armé de la foudre,

Me défendrait en vain de m'occuper de lui,

Je l'aimerai toujours, toujours comme aujourd'hui.

De recouvrer la paix je n'ai point l'espérance ;

Mon souverain, malgré l'absence,

Jusqu'aux pieds des autels vient assiéger mes pas....

Je voudrais vainement dire que je l'abhorre,

Amante sans fierté, non tu le ne veux pas....

Entière au feu qui me dévore,

Sous les traits de mon Dieu, c'est Louis que j'adore.

Toi, qui me fais chercher le séjour où je fuis,

Triomphe, rivale orgueilleuse !

Triomphe à ce tableau de l'angoisse où je suis !

Et de ma victoire douteuse

Triomphe ! mais crains à ton tour,

Crains de perdre un amant volage.

Ta faveur , frivole avantage ,
Qui maintenant d'une pompeuse cour,
T'attire le brillant hommage ,
S'envolera soudain , comme un léger nuage
S'éclipse et disparaît devant l'aube du jour :
L'amer regret te ravira tes charmes :
Ton cœur ambitieux connaîtra les ennuis ,
Non pas les miens , digne objet de mépris.
Tu pleureras alors : tes yeux , peu faits aux larmes ,
En seront bientôt obscurcis :
Ces yeux , que tu crois beaux , feront peur à Louis ;
En dépit de la foi qu'il t'avait engagée ,
Il deviendra sourd à tes cris :
Tu pleureras alors , et je serai vengée.
La sensibilité , que je croyais un bien ,
Fit mon malheur ; l'orgueil fera le tien.
Superbe et barbare ennemie !
De toi je hais tout , tout , hors les attraits ;
Par leur perte , sur-tout , oui , tu seras punie.
Mais si , prête à quitter la vie ,
D'une rivale , hélas ! que me font les regrets ,
Que me redonnent-ils ? L'univers désormais
N'existe plus pour moi : Louis m'a délaissée.
Dans sa pitié , je lis mon sort affreux.
A quoi sert , amante insensée ,
De nourrir un espoir dont s'offensent les cieux ?
Sortez , sortez , enfin , de ma pensée ,
Souvenirs criminels et trop délicieux !
Je vais me consacrer à mon Dieu qui m'appelle ,
Et quoiqu'amante encor , je ne suis point rebelle.

 DEUXIÈME LETTRE

DE LA DUCHESSE DE LA VALIÈRE,

 A LOUIS XIV.

JE voulais ne plus vous écrire ;
 Je voulais renoncer à vous.
 Inutile projet ! vous reprenez l'empire ,
 Pour vous aimer encor je sens que je respire ;
 Mais, quelque soit mon coupable délire ,
 Vous triomphez en vain d'un Dieu jaloux :
 Il est sûr maintenant , trop sûr que sa présence
 Ne charmera plus mes regards ,
 Et que , d'une éternelle absence
 Le Ciel vient entre nous d'élever les remparts.
 Il n'est plus de Louis pour moi , tout me l'annonce ;
 Il faut , lorsqu'à lui je renonce ,
 Que je renonce à tout. Frivoles ornemens
 Qui m'avez embellie aux yeux de ce perfide ;
 Voiles faits pour parer une profane Armide ,
 Et pour charmer de vulgaires amans ,
 Détachez-vous , tombez : votre pompe fatale
 Peut-elle convenir à la simple vestale ?
 Il lui faut un cilice et non des diamans.

Aux yeux de l'Éternel, la plus belle parure

Est un cœur droit, une ame pure.....

Eh ! de quoi m'ont servi mes vains ajustemens ?

Fuyez aussi, fuyez, sortez de ma mémoire,

Cour éclatante, auguste cour,

Des flatteurs, des ingrats détestable séjour,

Où, sans l'aimer, on parle de la gloire;

Où le désir de la faveur

Et le vil intérêt n'ont point souillé mon cœur;

Où, vivant pour l'aimer, vivant de sa tendresse;

Louis seul me tint lieu de l'univers entier;

Où je vis, sans jamais descendre à l'envier,

Au faite des honneurs se traîner la bassesse;

Où dans Louis enfin, dans le plus grand des rois,

Mon œil ne distingua que le Dieu de mon ame,

Où ne prétendant point à lui donner des loix,

Je n'ambitionnais que le prix de ma flame;

Et sans l'avoir brigué déterminai son choix.

Et vous, troupe servile, et toujours importune,

D'esclaves qu'à mon char attachait la fortune,

Troupe obscure, qu'enfin je vais cesser de voir,

Qui, fiers et bas, consuez votre vie

A mendier un coup-d'œil du pouvoir,

Oubliez-moi, sur-tout, comme je vous oublie :

Vous passez pour ingrats, vous l'êtes presque tous;

Mais Louis, ah ! Louis, l'est cent fois plus que vous.

Vous n'avez eu de moi que des honneurs stériles,

Amusemens des cours, présens vains et futiles,

Et, par moi dégagés, vous ne me devez rien.

Il n'en est pas ainsi du perfide que j'aime :

Sans réserve, à Louis je me donnai moi-même.

Et quel trésor qu'un cœur comme le mien !

Je n'attends point de récompense
Des bienfaits que sur vous a répandus ma main ;
Mais j'espérais de lui quelque reconnaissance....
Quel désordre nouveau s'élève dans mon sein !

Sans que mon feu ne se rallume !

Ne puis-je donc tracer avec ma faible plume
Le nom trop cher encor, le doux nom de Louis ?
Pourquoi donc cette lettre où je peins mes alarmes ,

A chaque ligne que j'écris ,

Se trempe-t-elle de mes larmes ?

Ne me souvient-il plus de mes sacrés sermens ?....

O douce passion que rien ne peut détruire !

Retours impérieux et toujours triomphans !

Faut-il que vous veniez troubler encor mes sens !

C'est pour Louis que mon ame soupire !

C'est pour Louis.....Regrets , souvenirs impuissans !

Vous même accroissez mon délire :

Ah ! que tous deux nous sommes différens !....

Cruel ! dès qu'on est roi , le passé donc s'oublie !

On peut se parjurer , trahir ses sentimens ;

Et quand un ingrat m'ôte et les siens et la vie ,

Je l'adore à jamais , malgré sa perfidie :

Oui , je t'adore ; mais , hélas !

Qu'une amante aisément s'abuse !

Lorsque l'enfer s'ouvre entier sous ses pas ,

C'est dans l'excès des maux qu'elle cherche une excuse.

O ! que ne fûtes-vous celui de mon trépas ,

Jour qu'une affreuse nuit remplace ,

Qui deviez ne pas être , ou bien ne finir pas !

Jour trop ineffaçable et trop rempli d'appas ,

Jour que si vivement mon malheur me retrace !

Où , dans mon asyle sacré ,

Louis vint m'arracher à l'autel révéral
 Qui me protège enfin , et qu'à jamais j'embrasse !
 Du Dieu que je servais , dans ce moment fatal ,

Je crus voir le digne rival :

Ton port en avait la noblesse ,

Et tes yeux lançaient des éclairs ,

Comme on les voit au haut des airs

Briller ayant la foudre en sa main vengeresse ;

Les miens se noyèrent de pleurs.

Toi-même ému , partageas mes'alarmes ;

Mon déplorable sort te coûta quelques larmes :

Tu plainis ton amante , et sentis ses douleurs.

Par ton repentir désarmée ,

Redemandant l'erreur si douce d'être aimée ,

Elle osa de nouveau se jeter dans ton sein :

Le Dieu de la Valière était son souverain.

Pour être encor une fois immolée

J'abandonnai celui qui commande au destin ,

Et de qui j'aurais dû toujours être charmée ;

Je te suivis tremblante à ta superbe cour ;

J'y reparus telle qu'une victime

Qu'à son char entraîne l'amour ,

Et qui chérit ensemble et déplore son crime.....

Il s'éternisera dans la postérité

Ce malheureux amour par ton cœur rejeté ;

Mais , en se rappelant ton glorieux empire

Quelle tache pour toi qu'une infidélité

Par qui bientôt il faudra que j'expire !

On dira : ce Louis , qui fut surnommé *Grand*

Par la voix de l'Europe entière ,

A-t-il donc mérité les honneurs qu'on lui rend ?

Il cessa d'aimer la Valière.

De ta conduite injuste , ah ! puisse-t-on sur moi ,
Puisse-t-on rejeter le blâme !

Puisse-t-on m'accuser de ton manque de foi
Pour n'avoir point le droit de mépriser ton ame !
Et doublement ainsi je souffrirai pour toi.....
Souffrir pour toi , voilà mon unique espérance ;
Souffrir jusqu'au trépas ! Mourir pour mon amant !

Voilà , voilà donc maintenant

Ce qu'implorent mes cris !... Vous , dont le ciel s'offense,
Et qu'abjure à ses pieds mon humble repentance ,
Téméraire désir , laissez en paix mon cœur....

Eh ! peut-il dompter son vainqueur ,
Si Dieu ne vient point à son aide ?

Grand Dieu ! qui voyez que je cède
Au funeste penchant contraire à mon devoir !
En guérissant mes maux , montrez votre pouvoir !

Vous seul en savez le remède !

O mon Dieu ! c'est vous seul qui faites mon espoir.

Loin d'exaucer le vœu le plus impie ,
Laissez-moi vivre encor pour que j'expie

Mon criminel égarement ,

Et ma faute par vous si long-temps impunie !
Laissez-moi vivre encor , mais pour vous seulement :
Que sœur Louise , enfin , remplace la Valière ,
Et que je sois à vous , mais à vous toute entière.

Vous m'exaucez , mon Dieu ! Louis n'est plus le mien ;

Vous m'exaucez : de votre grâce

Un rayon lumineux , devenu mon soutien ,
M'éclaire , et tout à coup la nuit au jour fait place ;

Je vois le néant des grandeurs

Où je fondais mon espérance.

Le colosse imposant de l'humaine puissance

Tombe à l'aspect d'un Dieu qui détruit les erreurs,
Et mon ame vers lui s'élançe....
Il faut donc pour jamais, pour jamais le bannir
De mon cœur et de ma pensée
Celui qui fut l'objet de ma flamme insensée!
Il faut n'y plus songer! ah! c'est trop me punir.
Vous ne voulez point qu'il périsse ;
O mon Dieu ! la clémence ainsi que la justice
Vous font adorer des mortels ;
Souffrez donc qu'en tombant au pied de vos autels,
Ma voix craintive et suppliante
Vous fasse, pour Louis, une prière ardente :
Sa grande ame en tout temps eut droit à vos bontés ;
Ecartez loin de lui la fraude et l'injustice ;
Qu'il coule , sous un Ciel propice,
Des jours exempts de trouble et de calamités !
Que l'olive par lui fleurisse :
Que l'envie à ses pieds frémissè
En voyant ses prospérités !
Que pour l'aimer, enfin, tout son peuple s'unisse,
Et qu'il soit, comme vous, en tous lieux adoré !
De la gloire il fait son idole,
Que pour votre culte sacré
Il abjure ce goût dangereux et frivole.
De son génie actif et créateur
On voit par-tout briller les monumens augustes :
Qu'imitant l'exemple des justes
Il vous élève un temple dans son cœur !
Je sens que le mien se déchire.....
Des larmes inondent mes yeux.
Fuis, amour! fuis, tyran impérieux!

Je vois déjà le char tout prêt à me conduire
Dans le séjour aimé des cieux.

Il faut dire à Louis le dernier des adieux :

Adieu ! Louis, adieu !... Mais je succombe !....

Je me meurs..... C'en est fait , et je vais dans la tombe
Avec mes souvenirs ensevelir mes feux !.....

Quelle main r'ouvre ma paupière ,
Et me rend , malgré moi , la vie et la lumière ;
Puis-je la méconnaître ? Ah ! c'est celle d'un Dieu.
Vous , à qui je suis chère , arrachez-moi d'un lieu
Où tout me peint encor la plus funeste image.

Et vous , sans qui je ne puis rien ,
Pour aller jusqu'à vous devenez mon soutien !
D'un Dieu , dans ce moment , il me faut le courage :
Je sens que c'est trop peu du mien.

STANCES IRRÉGULIÈRES
SUR LES VICTOIRES DE L'EMPEREUR
ET ROI.

DISPARAISSEZ, brillans Dieux de la Fable
Qu'on célèbre encore aujourd'hui !
Je connais un Héros plus que vous admirable ;
Achille , Hercule et Mars sont au-dessous de lui.

Mais ce Héros faut-il que je le nomme ?

Est-il plus d'un NAPOLÉON ?

Dès son aurore il fut grand homme ;
Il aurait seul vaincu l'antique Rome ,
Et seul divinisé le fameux Panthéon.

Homère je t'invoque, et toi sur-tout Pindare ,
Aidez-moi pour chanter le mortel le plus rare :
Auquel de ses hauts faits devons-nous plus d'encens ?

De l'Italie il parcourut les champs
En guerrier qui jamais ne rencontre d'obstacles,
Et dans la Germanie, où les froids aquilons
Ebranlent les cités , soufflent dans les valons,
Il a fait de nouveaux miracles.

Il paraît , Ulm tombe à sa voix ;
De l'aigle germanique il abaisse les aîles.

Il rétablit le Bavaois

Dans des propriétés nouvelles ;
Juste ensemble et clément, venge et soumet les rois.

Quelle de ses vertus deviendra notre idole ?
 Son courage ! Il se peint dans ses moindres discours.
 S'il assiégeait le Capitole ,
 On en verrait crouler les formidables tours.
 Sa magnanimité ! Sa noble grandeur d'ame !
 Alexandre et François , dans leur adversité ,
 Ont éprouvé la douce humanité
 Qui le dévore de sa flame.

Dirai-je sa prudence au milieu des combats !
 Il règne dans les camps , aux conseils il préside ;
 Il possède à-la-fois de Minerve et Pallas
 La redoutable lance et la modeste égide .

 C'est peu de chanter ses vertus ;
 Que ne puis-je dire encor plus ;
 France ! je te peindrais par lui victorieuse ,
 Elevant jusqu'aux cieux ta tête radieuse ,
 Et foulant à tes pieds les trônes abattus.

Sous un tel Général , même au sein des alarmes,
 Que ne peuvent point les soldats !
 De regrets ils versent des larmes ,
 Lorsque NAPOLÉON qui, seul, guide leurs pas ,
 Veut les écarter du trépas.

Tout ce qu'il a conçu, tout ce qu'il imagine ,
 Son bras l'exécute soudain ;
 Par la Providence divine

Il semble être nommé Vainqueur et Souverain.

Que dis-je ? du ciel même il nous offre l'image.
 Austerlitz , champ de ses exploits,
 N'as-tu pas entendu sa voix,

Dans le fort du combat arrêter le carnage ?
Tendre une main propice à la pourpre aux abois ,
 Et quoique vainqueur tant de fois ,
Au vaincu rendre un noble hommage ?

Nous lui devons la paix ; il fut plusieurs Césars
Dont le premier passa pour un foudre de guerre.

 NAPOLÉON , père des arts ,
Veut ramener le bonheur sur la terre.
O mon héros ! ô grand NAPOLÉON !
Enfant chéri de Mars et d'Apollon ,
 Qu'aucun revers ne peut abattre ,
Souffrirez-vous l'encens que j'ose vous donner !
Si, comme vous , il est beau de combattre ,
 Il est plus beau de pardonner.

Le pardon plaît beaucoup à ma muse légère ;
Il est d'un sexe auquel les plus grands cœurs
Sont les plus chers , modèle des vainqueurs !
De mon sexe agréez le tendre amour de mère ,
 Et vous le comblerez d'honneurs...
 Dans cette bataille où naguère
Ont ensemble coulé tant de sang et de pleurs ,
Dans ce jour mémorable on dut finir la guerre ,
 Et que nommeront maints auteurs ,
La trinité des Empereurs.
 Vous seul en êtes le mystère.

 CANTATE (*)

A L'AUGUSTE JOSÉPHINE ,
 NOTRE IMPÉRATRICE.

CHANTONS l'aimable Joséphine ,
 L'Amour nous l'ordonne aujourd'hui ;
 De ses traits la grâce est divine ,
 De l'orphelin , du pauvre , elle est toujours l'appui.

NAPOLÉON , objet de nos hommages ,
 Et JOSÉPHINE , objet non moins aimé ,
 Couple que l'Éternel l'un pour l'autre a formé ,
 Vous êtes ses plus beaux ouvrages.

Lorsque des rives où le Maure
 Voit le premier rayon des Cieux ,
 JOSÉPHINE , nouvelle aurore ,
 Partit pour venir en ces lieux.

Le vent qui la guidait sur l'onde
 Oublia toutes ses fureurs :
 Il la prit pour l'astre du monde
 Naissant pour adoucir nos mœurs.

(*) Elle a été mise en musique par M. le Moine , maître de clavecin de Sa Majesté.

JOSÉPHINE reçois pour gage
De notre amour et de nos vœux ,
Reçois de nous , fille de Cieux ,
Notre bonheur , ton propre ouvrage.

Pour toute fleur , ta douce image
Qu'admirent les cœurs et les yeux.
S'il est beau de te rendre hommage ,
Il est plus beau par toi de nous voir tous heureux.

Quand JOSÉPHINE , en Germanie ,
Suivit son immortel époux ,
De sa voix la douce harmonie
Passa dans tous les cœurs jaloux.

Sa main y dut sécher les larmes
Que n'a pu voir tranquillement son cœur ;
Une belle au milieu des armes
Devient l'étoile du bonheur.

Chantons l'aimable JOSÉPHINE ,
L'amour nous l'ordonne aujourd'hui.
De ses traits la grâce est divine ,
De l'orphelin , du pauvre , elle est toujours l'appui.

 LES TROIS BATEAUX,

STANCES IRRÉGULIÈRES.

A S. M. L'IMPÉRATRICE REINE.

UN bateau, jadis à Fréjus ,
 Ramena le plus grand monarque ,
 Et fier de porter ses vertus ,
 Brava le ciseau de la Parque :
 Aujourd'hui sur le Niémen
 Trois bateaux terminent la guerre ,
 Et forment le plus doux hymen
 Entre les peuples de la terre.

Qu'il est beau de voir trois bateaux
 Flottant avec peine sur l'onde ,
 Voguer sous les mêmes drapeaux
 Et régler les destins du monde !
 Tremble, tremble , fière Albion !
 Guidés par d'heureuses étoiles ,

Ces généreux bateaux , exempts d'ambition ,
 Vont triompher par-tout de tes cent mille voiles.

Mais quel est mon égarement
 Et l'erreur de mon sentiment !
 Devais-je , belle JOSÉPHINE ,
 Monter dans la sphère divine

Où votre auguste époux désarme ses rivaux ?
 Non , de Sapho suivons les traces ,
 Apelle pendrait mon Héros ,
 Et vous me peignez les trois Grâces.

LA DÉESSE FLORE

A SON ALTESSE ÉLECTORALE

MONSEIGNEUR L'ARCHI - CHANCELIER

DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE,

SUR L'ENVOI QUE LUI A FAIT SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE
JOSÉPHINE, D'UN HERBIER MAGNIFIQUE.

ECOUTEZ, Monseigneur, voulant vous rendre hommage:

JOSÉPHINE, dans ce beau jour,

De fleurs dégarnit mon séjour

Pour vous envoyer son image !

C'est me jouer un joli tour....

On sait que JOSÉPHINE est semblable à la rose,

Qu'elle ressemble à mon printemps,

Qu'elle enchante par ses accens,

Et que la voir à trop l'aimer expose :

Mais pourquoi me priver de mes biens les plus doux,

De mes lauriers, de mes pensées,

Et de mille autres fleurs, l'une à l'autre enlacées,

Dont l'univers était jaloux ?

Tenez, comme déesse aisément je m'irrite ;

Mais je m'appaise promptement,

Et pour mon cœur rien n'est plus alarmant,

Quand je songe à votre mérite.

La pensée est pour vous la première des fleurs ,
 Et c'est à vous , je le devine ,
 Que la destinait JOSÉPHINE.
 N'êtes-vous pas sur la double colline
 Au rang des esprits créateurs ?
 Quant à mes verts lauriers , ils ont beau disparaître ,
 Je ne m'en plaindrai pas au divin Apollon ;
 Sous les pas de NAPOLÉON
 Par-tout ils sont pressés de naître.

ÉPITRE

A S. A. MONSEIGNEUR L'ÉLECTEUR,
 ARCHI-CHANCELIER DE L'EMPIRE GERMANIQUE,
 POUR LE REMERCIER D'UN SOUVENIR SUR LEQUEL EST
 SON PORTRAIT.

VOTRE honorable souvenir
 Charme mes maux , me rattache à la vie ,
 Et loin de moi chasse la maladie
 Qu'Esculape n'eût pu guérir.
 Mais malgré la reconnaissance
 Que m'inspire un présent et si noble et si doux,
 Souffrez que je me plaigne à vous
 De son trop de magnificence.
 Avait-il donc besoin d'un éclat emprunté ,
 Ce souvenir que rien n'efface ?
 Où je vois sourire la grâce
 Unie avec la majesté ;
 Où le génie est à sa place ,

Et ne nuit point à la bonté.
 Mais qu'ai-je dit ? s'il ne faisait que plaire
 Ce portrait enchanteur ! Il ne me plairait pas.
 Je lui trouve d'autres appas
 Que ma muse admire et révère ;
 J'y trouve (une amie est sincère)
 De nos sages fameux les sublimes vertus :
 La simplicité de Socrate ;
 Et combien je serais ingrâte
 Si je n'y voyais pas Marc-Aurèle et Titus !
 De ces grands hommes dont la gloire
 Remplit et charme l'univers ,
 Votre portrait me rappelle l'histoire
 Et j'en veux retracer l'esquisse dans mes vers.
 Autrefois je vous vis entouré des suffrages
 Des talens et de la bonté ,
 Et par eux en tous lieux fêté ,
 Ne recevoir que des hommages.
 Un-indigent s'offre à vos yeux ,
 Que dis-je un indigent ? d'Astor (1) la bienfaisance
 Ne valait-elle donc pas mieux
 Que la fastueuse arrogance
 De certains riches orgueilleux
 Qu'éblouit leur pauvre opulence ?
 Astor d'un veillard malheureux
 Avait , soutenu la détresse ,
 Quoique pauvre lui-même , il était généreux ,
 Et sur-tout il l'était avec délicatesse.

(*) Astor était un pauvre porteur d'eau très-bienfaisant, et qui trouva un bienfaiteur dans S. A. PÉlecteur Archi-Chancelier.

Touché d'un dévouement si beau ,
De l'aspect d'un mortel que l'indigence oppresse ,
A son destin votre cœur s'intéresse :
Et chez un simple porteur d'eau
Je vois arriver votre Altesse.
N'est-ce pas ainsi qu'autrefois
Jupiter , oubliant ses droits ,
De Philémon visita la chaumière ,
Et des cieux quittant le parvis ,
Obscur et dépouillé de sa vive lumière ,
En temple transforma l'humble toit de Baucis ?
Du vertueux Astor , qu'ici je vous rappelle ,
Vous souvenez-vous , Monseigneur ?
D'un vieillard qu'opprimait une gêne cruelle ,
Lorsqu'Astor fut le bienfaiteur
A son insu vous étiez son modèle.
Il vous volait ce trait de sensibilité ,
Digne de votre ame sublime.
Eh ! qui peut vous connaître et n'être pas flatté
D'avoir obtenu votre estime ?
Je vous en dirais plus ; mais ce charmant portrait ,
Où vous respirez trait pour trait ,
M'annonce clairement qu'ici finit mon rôle ;
Il a votre éloquence , il a ce doux regard
Qui sait tout exprimer sans le secours de l'art.
Et je lui laisse la parole.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

P	Page
PRÉFACE.	i
ÉLOGE DE LA DIXMÉRIE.	1
LETTRE I. <i>Arrivée de l'Auteur à Madrid.</i>	59
LETTRE II. <i>Quelques usages des Espagnols.</i>	63
LETTRE III. <i>Amusemens généraux des Espagnols.</i> <i>Institutions galantes parmi les dames de cette con-</i> <i>trée. Leur caractère, leurs vêtemens.</i>	70
LETTRE IV. <i>Théâtres de Madrid.</i>	78
LETTRE V. <i>Précis de la vie du Cid.</i>	91
LETTRE VI. <i>Mont-de-piété. Autres secours pécu-</i> <i>niaires.</i>	98
LETTRE VII. <i>Danses, sérénades.</i>	100
LETTRE VIII. <i>Maisons de plaisance des Rois d'Es-</i> <i>pagne.</i>	105
LETTRE IX. <i>Don Philippe et dona Cécilia, nouvelle</i> <i>espagnole.</i>	107
LETTRE X. <i>Courses de Taureaux.</i>	120
LETTRE XI. <i>Force de terre et de mer.</i>	126
LETTRE XII. <i>Marine espagnole.</i>	134
LETTRE XIII. <i>Les différentes Académies que renferme</i> <i>l'Espagne. Notice particulière sur celle de l'His-</i> <i>toire.</i>	138
LETTRE XIV. <i>Grands d'Espagne. Leurs droits. Leurs</i> <i>prérogatives. Leurs distinctions. Origine de la gran-</i> <i>deur et ses vicissitudes.</i>	145
LETTRE XV. <i>Sur la littérature espagnole en général.</i>	156
LETTRE XVI. <i>Ordres militaires d'Espagne.</i>	164

LETTRE XVII. <i>Etat de l'agriculture en Espagne.</i>	176
LETTRE XVIII. <i>Ce que fut autrefois la ville d'Elche, et ce qu'elle est aujourd'hui.</i>	179
LETTRE XIX. <i>Sociétés économiques.</i>	182
LETTRE XX. <i>Population et ressources locales de l'Espagne.</i>	190
LETTRE XXI. <i>Académie royale de Médecine.</i>	196
LETTRE XXII. <i>L'Amour et la Vengeance, anecdote traduite de l'espagnol.</i>	201
LETTRE XXIII. <i>Conseil suprême de Castille, et autres Tribunaux.</i>	208
LETTRE XXIV. <i>Ordre de la Toison d'Or.</i>	223
LETTRE XXV. <i>Observations sur Tolède et sa Cathédrale.</i>	229
LETTRE XXVI. <i>Suite de la description de la Cathédrale de Tolède. Procession fameuse.</i>	245
LETTRE XXVII. <i>Inventions dues aux Espagnoles dans différens genres.</i>	252
LETTRE XXVIII. <i>Conseils à un jeune Seigneur espagnol.</i>	260
LETTRE XXIX. <i>Le Berger devenu Ministre, nouvelle espagnole.</i>	277
LETTRE XXX. <i>Précis sur Ben-Abad, Roi de Séville, et lettres de ce Prince à ses deux filles qui le nourrissaient du travail de leurs mains, dans la prison.</i>	298
LETTRE XXXI. <i>Sur don Solano de Luque, célèbre Médecin espagnole. Sa doctrine sur la saignée et sur la pulsation. Machine inventée relativement à ce dernier usage.</i>	305
LETTRE XXXII. <i>Sur l'invasion des Maures en Espagne.</i>	308
LETTRE XXXIII. <i>Opinion d'un Espagnol moderne sur l'origine des Américains.</i>	312

TABLE.

371

LETTRE XXXIV. <i>Satire de Quévedo.</i>	317
LETTRE XXXV. <i>Sur les armes des anciens Espagnols.</i>	321
LETTRE XXXVI. <i>Discours sur la carrière ecclésiastique.</i>	328
LETTRE XXXVII. <i>Anciennes Incursions faites en Espagne. Avantages et désavantages qui en résultèrent pour les Espagnols.</i>	341

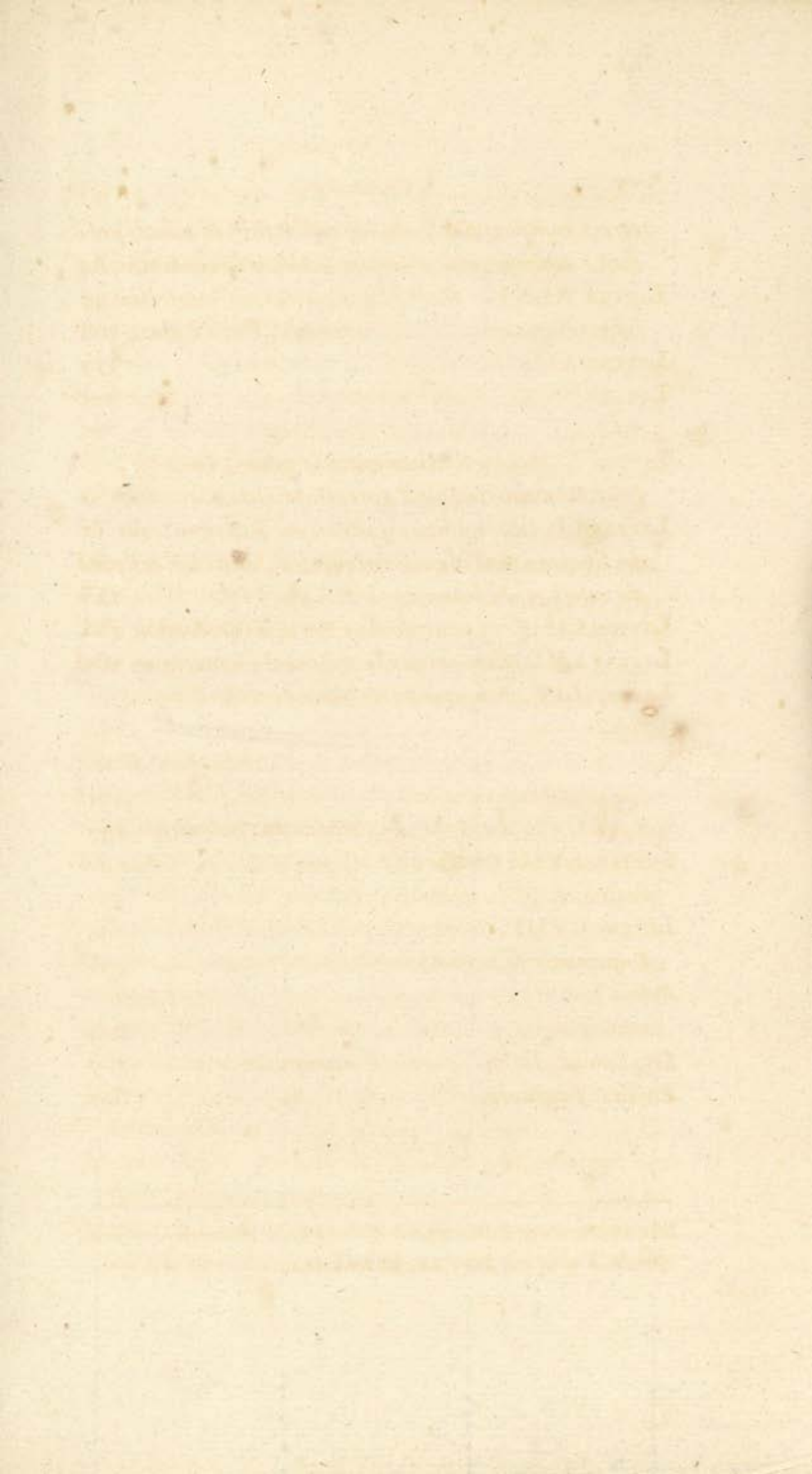
TOME SECOND.

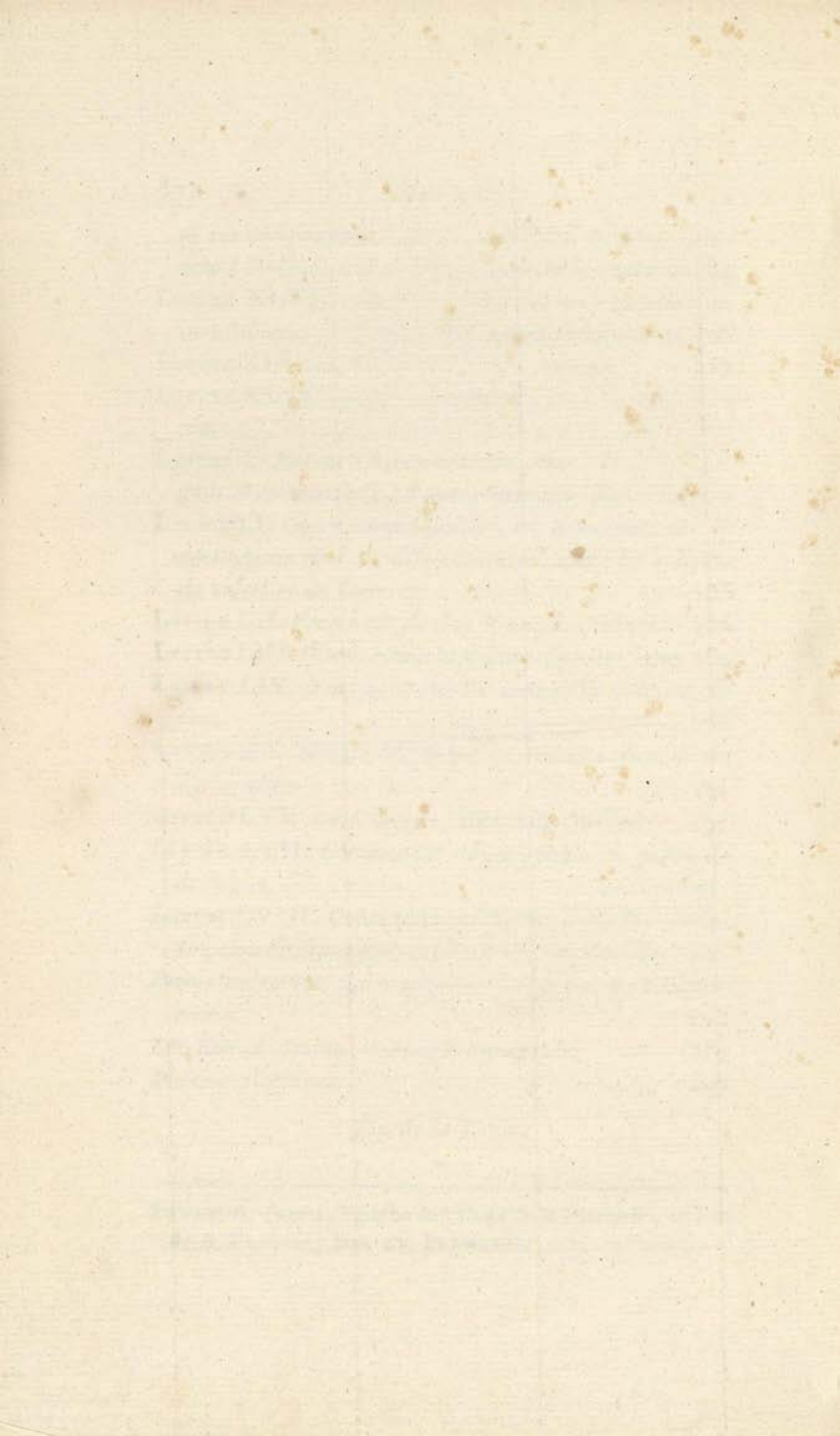
LETTRE XXXVIII. <i>Bibliothèque de l'Escurial. Manuscrits arabes qu'elle renferme. Morceaux tirés de ces manuscrits.</i>	Page 1
LETTRE XXXIX. <i>La vénalité des charges totalement inconnue en Espagne. Réflexions sur ce sujet, ainsi que sur la procédure criminelle des Espagnols et la nôtre.</i>	9
LETTRE XL. <i>Observations sur les pays imaginaires, et en particulier sur le Dorado.</i>	24
LETTRE XLI. <i>Notions puisées dans les manuscrits arabes, sur les pierres précieuses, l'agriculture et l'économie rurale.</i>	31
LETTRE XLII. <i>Prise de Malaca et d'Ormuz par les Portugais</i>	38
LETTRE XLIII. <i>Observations d'un Espagnol sur le système du mécanisme.</i>	44
LETTRE XLIV. <i>Sur les trois Femmes célèbres de la Catalogne.</i>	61
LETTRE XLV. <i>Isabelle et Fernand, surnommés les Rois, anecdote historique.</i>	65
LETTRE XLVI. <i>Apparition de la maladie vénérienne en Europe. Est-il juste d'accuser Christophe Colomb</i>	

<i>et ses compagnons , de lui avoir fait ce triste présent ? Raisons qui semblent prouver le contraire.</i>	84
LETTRE XLVII. <i>Maladies réputées ou mortelles ou incurables, et guéries par des remèdes fort simples.</i>	105
LETTRE XLVIII. <i>Espèce d'Homme marin.</i>	117
LETTRE XLIX. <i>Règle mathématique de la foi humaine.</i>	124
LETTRE L. <i>Réconciliation entre le génie , l'esprit et le goût. Morceau traduit d'après Gabriel de Miranda.</i>	150
LETTRE LI. <i>Observations faites , en Espagne , sur la déclinaison de l'aiguille aimantée , dans les éclipses de soleil et de lune.</i>	153
LETTRE LII. <i>Fragment de don François Quévedo.</i>	155
LETTRE LIII. <i>Discours sur la science diplomatique.</i>	169
LETTRE LIV. <i>Fragment sur la nature de l'eau et du feu.</i>	178
LETTRE LV. <i>Ben-Abad , pour la seconde fois , à ses deux filles.</i>	191
LETTRE LVI. <i>La Solitude , stance de Quévedo.</i>	197
LETTRE LVII. <i>Chasse aux singes , fable en forme de dialogue.</i>	202
LETTRE LVIII. <i>Contenant une Lettre d'Ibara , célèbre Imprimeur espagnol , sur l'art de l'Imprimerie.</i>	205
<i>Précis historique sur les formes judiciaire de l'Inquisition.</i>	215
<i>Les Époux Amans , anecdote espagnole.</i>	267
<i>Poésies fugitives.</i>	347

Fin de la Table.

ERRATUM. Page 4, ligne 20 de l'Éloge de la Dixerie , au lieu de *le Parnasse* , lisez **LE PERMESSE**.







Biblioteca Regional
de Madrid Joaquín Leguina



1357840

